

éclats de sa voix résonnaient comme des éclats de foudre sous la voûte de la nef sans parvenir à réveiller le père Pinsonneault, qui, dès le commencement du sermon, s'était mis à "cogner des clous". C'est égal les évolutions de son crâne dénudé nous aidaient à passer un bon moment. La reconnaissance de notre amie, "Mémère Gervais", l'excellente et toute petite fermière entourée d'une fraction de sa douzaine d'enfants; de la monumentale Madame Fradette dont on avait dû élargir l'entrée de son banc, où nous calculions qu'elle tenait juste deux places; de Narcisse le "découpleur", génie campagnard, qui croquait votre silhouette au moyen d'une paire de ciseaux et d'une feuille de papier comme un artiste avec son crayon ou ses pinceaux, Narcisse, l'auteur des monuments du peuple, au cimetière; de Madame Gillette, l'élégante modiste, la carte de modes, l'éloquente réclame ambulante, etc., etc. Rien n'échappait à notre œil gourmand de nouveautés, de détails et de choses drôles.

La messe finie, nous redescendions l'allée, non sans avoir fait, dans notre impatience de sortir, notre génuflexion à rebours, à l'amusement de nos voisins de banc qui échangeaient à cette occasion, un petit salut souriant avec notre mère.

Le tohu-bohu à la porte de l'église, avec le bailli pérorant dans sa tribune, entouré d'auditeurs allumant leur pipe et causant de la récolte; la haie de paroissiens, s'attardant à regarder sortir "le monde", et tous saluant leur sympathique député, mon père, dont le bras restait levé, la main à son chapeau jusqu'à la voiture, que Tom comme piqué de fanfaronnade devant le concours de ses électeurs admiratifs, enlevait en deux bonds, hors de vue...

Et voilà ce qui charme votre mémoire, vous fait remercier Dieu et bénir la religion douce, apaisante et moralisatrice, quand chante à votre oreille l'éternelle, l'invariable et l'universelle prière de l'harmonie grégorienne.

Madame Dandurand

Soir d'Afrique

C'était dans les sables du Sud-Tunisien, loin des oliviers et des villes blanches, au seuil du Sahara, en été.

Nous chevauchions sur une grande plaine fauve et brûlante qui s'étendait indéfiniment entre deux chaînes de montagnes parallèles, sous un ciel enflammé. Pas un coin d'ombre, pas une plante qui rafraîchisse le regard. Du sable, toujours du sable jusqu'à l'horizon, jusqu'aux montagnes que le lointain voilait d'une poussière bleuâtre. Une nostalgie de brume s'élevait, de prairies humides, de ruisseaux clairs. De loin en loin, des rochers sombres et trapus surgissaient, accroupis comme de monstrueuses bêtes immobiles. Ils étaient roux comme la crinière des lions dont la grande voix avait roulé dans ces solitudes, autrefois.

Comme le soir tombant changeait les monts taciturnes en gemmes violettes et les sables en nappes d'hyacinthe, nous arrivâmes sur les ruines d'une ville romaine.

Car jadis les flancs des montagnes, fécondés par la pluie, étaient couverts de forêts, des moissons onduaient sur certaines parties de ce désert qui fut le sud de la Province romaine et où se dressaient de riches cités, s'échelonnant vers le nord. Depuis, les Arabes ont tout détruit, coupé les arbres, enlevé les pierres. La ville que nous fouillions, assez vaste, était presque rasée jusqu'au sol. On pouvait cependant retrouver des rues, une place publique, un cirque, une immense citerne, un temple. L'heure s'avancait et il fut décidé de camper.

Le ciel, maintenant rose, étendait son velum sur la mélancolie de ces souvenirs.

Comme s'il eût voulu saluer avant de disparaître les derniers vestiges de la cité antique, le soleil enveloppa la ville d'une gloire. Ses derniers rayons dorèrent le temple, et le cirque que ruissela de pourpre.

Dans le désert, l'éternelle fête des soirs déploya pour la mort de l'astre, toute la fastueuse orgie de ses ors et de ses pierreries étincelantes.

◆◆◆

Nous venions d'achever notre repas, et une douce lassitude nous invitait au sommeil. La nuit déjà tombée était fraîche et silencieuse, toute illuminée par les étoiles. On entendait seulement de temps en temps le ricanement des hyènes qui rôdaient dans l'ombre.

Brusquement, nous fûmes réveillés par un cri terrible venant de loin, dans la direction d'un campement de nomades que nous avions aperçu à notre arrivée. En une minute tout le monde fut debout.

D'autres cris succédèrent au premier, des hurlements de douleur qui vibrèrent jusqu'au fond de nos êtres. Plus sourdement, une sorte de mélodie barbare, au rythme saccadé, accompagnait l'indicible claméur. Le regard ne pouvait percer l'ombre épandue sur la terre sauvage, et seule la voix nous conduisait.

La nuit peuple, pour les nomades, l'étendue de fantômes. Ils aiment le soir à raconter sous la tente les légendes immémoriales, où les démons attaquent les caravanes et s'emparent des voyageurs pour les sacrifier à quelque rite maudit. Même sans posséder la somptueuse imagination orientale, cette nuit, doucement éclairée par la lune, nous paraissait en ce moment un peu fantastique, et nous n'étions pas loin d'évoquer la maléfique vision d'un sabbat africain.

Nous arrivons essoufflés au pied d'un rocher assez élevé, de forme conique et creusé à sa base de cavités profondes. La voix tombe du sommet, et tout d'un coup s'érige, nettement découpée dans la lumière de la lune, la silhouette d'une femme tragique, la face au ciel, toute droite et qui se tord les bras avec désespoir. Un vêtement sombre flotte autour de son corps, retenu à la ceinture, par une corde. Des anneaux de métal cerclent ses chevilles et ses bras nus; à chaque mouvement violent une énorme chevelure noire bondit sur ses